

# Liquidation totale

*Tout va disparaître*

Poésie spectaculaire

**Auteure/Metteuse en scène :**  
**Myriam Eckert**

**2018 – 2020**

***A propos du spectacle...***

# Liquidation Totale - Tout va disparaître

## *Poésie spectaculaire*

Dans un monde qui semble avoir basculé, « Liquidation totale - Tout va disparaître » propose une vision désenchantée des nouvelles technologies et s'envisage comme une critique de la société de contrôle que ces dernières sous-tendent, facilitent et organisent.

Ce spectacle nous parle de notre humanité égarée au fur et à mesure que s'étendent les réseaux « d'incommunication », de l'hébétéude et de l'absurdité d'un monde sans racine, de la vacuité de vies privées de tout leur sens, d'un lien social plus ténu que jamais, en bout de course, de notre servitude volontaire.

Une succession de tableaux nous renvoie aussi bien à la tragédie grecque (« Le Chœur ») qu'à Matrix ou Ionesco (« Mouchardage(s) ») ou encore à Shakespeare quand « Le Fou », à qui il ne manque qu'un crâne, interroge nos destinées et s'élanche dans un monologue prophétique. On y fait référence à Orwell et ce Big Brother omniscient ou au sociologue Zygmunt Bauman qui inspire le titre du spectacle.

Pour autant, « Liquidation totale - Tout va disparaître » n'est pas seulement un objet onirique aux métaphores cauchemardesques.

Si l'incursion du réel est rendue évidente par des images ou du son, le dispositif scénique se veut une reproduction oppressante des éléments de nos quotidiens sous contrôle.

La mise en place de « stratagèmes » et de « comédiens-perturbateurs » a pour but d'individualiser le plus possible le spectateur et de maintenir en permanence une certaine forme de tension.

Il faut voir dans tout cela une tentative vers un Théâtre de la cruauté tel que le définit Antonin Artaud et dans lequel on entre perméable et dont on ressort « éreinté », égratigné, piqué au vif, écorché.

Pour peu que l'on abandonne l'idée contemporaine de vouloir comprendre plutôt que d'éprouver.

Enfin, en pensée poétique et révoltée, un signe pour toutes celles et tous ceux qui ne se résignent pas !

*m.*

## Scénographie

*[A adapter selon le lieu et « les forces vives » en présence]*

Fil conducteur : bruit de battement de cœur (présence sonore dès le hall d'attente) à un niveau sonore plus ou moins élevé et plus ou moins intense de manière aléatoire.

Le spectacle commence dès l'arrivée des spectateurs sur le lieu de représentation.

Ils doivent y entrer en passant par une porte où se trouve un vigile. Pas d'interaction particulière.

Le hall d'accueil doit être aménagé avec par exemple des panneaux discrets mais nombreux signalant que c'est une zone protégée, des plans d'évacuation, présence d'un vigile.

Aménagement d'une « circulation » du point de vente ou de retrait des billets jusqu'aux portes de la salle de spectacle : marquages au sol, périmètre de confidentialité, parcours balisé par des cordons de rubalise, vigiles à chaque porte avec fouilles des sacs et marquage sur la peau (sous prétexte de pause à l'entr'acte par exemple).

Avant le spectacle, annonce par haut-parleurs de consignes absurdes et arbitraires afin de séparer le public (par exemple, les gens qui portent des lunettes devront se mettre à droite de la salle car un écran spécial a été installé, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre).

Des comédien-ne-s seront assis-es parmi les spectateurs. Ils ont un rôle de perturbateurs.

Ils parlent fort, leur téléphone sonne, ils mangent, ils filment ou font des photos, ils sont filmables.

Pendant tout le spectacle, un vigile et un maître chien circulent le long du plateau, entre les comédiens, entre les spectateurs.

Les changements de décors se font à vue.

Pendant tout le spectacle, deux comédiens pianoteront sans cesse sur des ordinateurs.

**Durée approximative du spectacle : 1h15**

***« Oui, nous aussi, nous avons fondu.  
Et aujourd'hui, tout devient moite, liquide. Tout va disparaître. »***

## **La voix de la Sagesse**

« La vie sociale change quand les hommes commencent à vivre derrière des murs, à engager des gardes, à conduire des véhicules blindés, à porter des matraques et des revolvers et à suivre des cours d'arts martiaux. »

***Extrait – « Le présent liquide : Peurs sociales et obsession sécuritaire » de Zygmunt Bauman***

## **Prologue - Le Chœur**

Voici comment nous avons mêlé nos peaux à l'acier des machines ; comment nous avons branché, débranché, rebranché, débarrassé de nos vies pressées les traces d'humains qui imprégnaient nos quotidiens.

Voici comment nous nous sommes retrouvés seuls et comment nous étions des millions, même plus éperdus, à peine égarés, si dociles, si fragiles, si fragmentables.

Voici comment de nos êtres désincarnés sont nées les chimères qui aujourd'hui planent tout autour de nous ; et comment nous avons oublié le plaisir de la soif quand elle est abreuvée, et comment nous avons oublié le plaisir de la faim quand elle est assouvie.

Voici comment, entrant dans la pénombre du Grand Bouleversement, nous avons laissé derrière nous le cœur à l'ouvrage, prêts à désapprendre sans effort, prêts à nous engourdir, soucieux de suivre la piste, sans dévier, prêts à passer la main.

Voici comment nous ne cherchons plus le pourquoi, comment, à défaut d'y penser, nous n'y songeons même plus ; et comment, mouchant nos nez d'enfants, nous n'y avons trouvé aucune morgue pour défier l'invisible.

Voici comment, en nous-mêmes et par nous-mêmes, nous nous sommes enchaînés.

## Le fou

Aujourd'hui, tu m'écoutes et tu te dis : « Quel est ce fou qui persifle à mon oreille ? Il suffirait d'un croque-en-jambe pour qu'il bascule vertigineusement ! »

Tais-toi. Ne crains pas ton silence et écoute puisque le fou que je suis te dit sans malice :

« Le cycle se rompt.

Il en coûte souvent trois descendances, au moins, et du sang, beaucoup, si tes veines n'ont pas encore gelées.

Mais avant cela, il faudra que tu erres jusqu'à toi car à force de t'observer, tu vois bien que tu t'es perdu de vue.

C'est plus d'un fil qu'il te faudra tirer pour te défaire des désapprentissages, pour apaiser et rendre sage, pour renaître.

Les racines n'ont pas été sciées, elles ont été lentement érodées, usées jusqu'à l'os et maintenant, te voilà sans terre et sans père, sans ancrage.

C'est toute sorte de viscères qui devront te sortir du ventre pour que tu raccommodes, du passé à demain, pour faire lien, pour faire le point sur l'horizon.

Et quoi encore ? Il faudra que tu te tritures vraiment ce qu'il te restera de cervelle et que tu éprouves sans peur les tréfonds de la mélancolie.

Oh oui ! Car tu verseras bien des larmes, oui, bien des larmes quand tu auras enfin la force de déchirer le voile et que tes tripes se mettront à vibrer pour la première fois !

En vérité, je te le dis ! Ces larmes seront la source d'une vie recommencée car à cet instant, en toute conscience, tu auras ouvert une porte que rien ne pourra jamais refermer.

C'est ainsi que le cycle se rompt. »

Voilà ce que le fou que je suis te dit sans malice, car il faut être fou, n'est-ce pas ?, pour continuer à voir de la lumière alors qu'autour tout est ténèbres ; c'est être fou que de sentir palpiter la vie dans le cœur d'une pierre quand tout ici et là devient dur et sans aspérité !

Je prêche dans le vide ?

J'agite le grelot.



## Le témoin

Je ne saurais vous dire avec exactitude quand cela a commencé. D'ailleurs personne ne le pourrait car cela s'est fait par un glissement insidieux, perfide, et le temps que nous en prenions conscience, il était déjà trop tard.

Dans les stations-services, les pompistes ont été les premiers à jeter l'éponge, remplacés par des automates qui nous disaient bonjour, avalaient notre carte bancaire et faisant gratuitement le travail d'un autre, nous étions ravis de remplir nos réservoirs en toute autonomie.

Puis ce fut aux ouvreuses, aux caissières, aux guichetiers de s'évanouir à leur tour dans la nature, sans avoir emporté le cash, sans un mot d'adieu, et nos interactions commencèrent à s'éroder sérieusement.

Le Grand Bouleversement nous présenta comme un progrès cet objet à mettre dans notre poche pour être reliés au monde entier, suivis à la trace, et sur lequel nous nous appliquions à télécharger des applications toujours plus savantes que nous, toujours disponibles pour les « au cas ou », toujours subtiles à stocker et à scruter notre intimité, toujours habiles à nous rendre serviles et désorientés, obsolètes.

Il fallait taper le 1 pour ceci, le 2 pour cela, touche étoile et dièse, essayer de s'y retrouver avec ces boîtes vocales sans imprévu qui nous rendaient nerveux.

Puis un jour, c'est l'argent qui a disparu, celui que l'on pouvait palper, qu'on cachait sous son matelas, qu'on comptait et décomptait pour que cela tombe juste, le pèze, le fric, le blé, les trois franc six sous qui tenaient dans la poche de notre pantalon et qui parfois sauvaient la mise.

On payait désormais sans contact, d'une empreinte digitale, d'un clignement d'œil et tous nos achats étaient analysés, comparés, marchandés par des algorithmes créés par des intelligences artificielles, pour nous vendre des objets ou du rêve, celui qui nous correspondait le mieux, le mieux approprié à nos moyens et à nos modes de consommation.

Nos données n'avaient de personnelles que le nom. En vérité, où que nous allions, nous étions scannés par des yeux invisibles, épiés par des mouchards immatériels, espionnés par le moindre objet du quotidien qui nous connectait au vortex sans limite de réseaux et de transversales infinis.

Il était devenu quasiment impossible de se perdre, improbable se cacher, inconcevable de disparaître sans laisser de trace. Une ombre voyageait toujours avec notre ombre, nos silences étaient emplis de bruits imperceptibles, nos émotions rivées à des cercles égocentriques, nos images renvoyées à l'envi pour qu'on nous aime, nous et nos

vies si ordinaires qu'elles pouvaient bien tenter d'en sortir, c'est aux forceps qu'il fallait trouver l'énergie de se défaire du paraître et peu d'entre nous le purent.

Pour la plupart, nous avons lentement dissipé nos identités, sans résistance, nous avons ouvert nos maisons que nous pensions pourtant bien closes et nous avons tout pris, tout, le moindre hochet, le moindre colifichet, la moindre brillance, nous avons tout pris, tout.

Mais tandis que nos armoires étaient pleines, notre humanité ne trouvait plus sa place à l'étroitesse de nos peaux. Nos visions étaient sans à venir et le pire comme le meilleur étaient au loin de vaines menaces ou promesses, toujours à deux pas.

Nous avons avancé ainsi, sans visage, comme des silhouettes sans épaisseur que l'on ne peut saisir.

Un jour, il n'y eut plus de vent.

Tout était devenu dur et sans aspérité.

Le vide que Le Grand Bouleversement avait instillé en nous s'immisça alors jusqu'aux fêlures, se faufila entre les corps et triompha de notre spiritualité.

Au-delà, si nous avions tendu l'oreille, peut-être aurions-nous reconnu le tintement d'un grelot ?

En attendant l'écho, la vacuité et l'orgueil menaient le monde et tout avait un prix.

Voilà où nous en étions.

Voici comment, entrant dans la pénombre du Grand Bouleversement, nous avons laissé derrière nous le cœur à l'ouvrage.

Mais je ne saurais vous dire avec exactitude quand cela a commencé.

## **La voix de la Sagesse**

« « Si tu veux la paix, œuvre pour la justice » ; et, contrairement au savoir, la sagesse ne vieillit pas. L'absence de justice fait obstacle à la paix, aujourd'hui comme il y a deux millénaires. Cela n'a pas changé. »

***Extrait – « Le présent liquide : Peurs sociales et obsession sécuritaire » de Zygmunt Bauman***

## **Mouchardage(s)**

- Tel jour à telle heure, vous étiez à tel endroit. Pouvez-vous nous dire ce que vous y faisiez précisément ?

- Tel jour, à tel endroit ? Vous êtes sûrs ? Parce que...

- Nous en sommes certains. Tel numéro de téléphone, c'est bien le vôtre ?

- Oui, c'est bien le mien.

- Pour nous précisément, nous savons que ce numéro a déclenché telle borne à tel endroit tel jour. Donc vous ne pouviez qu'être là à tel moment.

- Tel jour ?

- Oui, tel jour. Voyez par vous-mêmes... Alors...

- C'est incontestable, c'est bien mon numéro et c'est bien tel jour. Mais on parle bien de ce jour de telle semaine ?

- Oui de tel jour de telle semaine ! Alors vous y faisiez quoi à cet endroit ?

- Ecoutez si c'est bien tel jour de telle semaine, et puisque que j'étais en effet ici, ou plutôt là, j'y faisais quoi ? Hum... Rien de particulier... Je faisais cela...

- Et à quelle heure précisément faisiez-vous cela ?

- A telle heure, il me semble...

- Non. Il était exactement telle heure.

- Comment aurais-je pu faire cela à cette heure-ci alors que d'habitude je le fais à ce moment-là ?

- Pour nous précisément, nous savons que telle caméra vous a biométrisé là à telle heure.

- En êtes-vous certains ?

- Oui, à telle heure. Voyez par vous-mêmes... Alors...

- C'est incontestable, c'est bien moi à cette heure. Vraiment, j'étais tellement persuadé d'avoir été ailleurs à un autre instant... Mais effectivement, il est évident que j'étais bien à tel endroit à telle heure. Oui, ça me revient maintenant... J'étais bien là à cette heure-ci !

- Et qu'avez-vous fait précisément, là ?

- Il me semble que j'ai fait ceci.

- Vous avez fait ceci ? Tout à l'heure, vous avez dit que vous aviez fait cela.

- J'ai dit ça ?

- Oui. Quand je vous ai demandé ce que vous faisiez à tel endroit, là précisément, à telle heure, vous m'avez répondu, et je cite : « je faisais cela... ». Et maintenant vous me dites que vous avez fait ceci.

- Vous pouvez me le montrer ?

- Oui. « J'ai fait cela... ». C'est précis. Voyez par vous-mêmes... Alors...

- C'est incontestable, c'est bien ce que j'ai dit. Alors... Alors... Ceci, cela...Pff... C'était tel jour de telle semaine à telle heure et à tel endroit, ce n'est pas non plus comme si c'était hier...

Peut-être que je faisais cela ou peut-être que je faisais ceci... Quelle importance puisque vous savez tout ?

- La question n'est pas là. Il s'agit d'être précis. D'après vos relevés bancaires, il semble que vous fassiez plutôt ceci. Voyez par vous-mêmes... Alors... Nous savons aussi que le jour précédent, vous avez passé plus de tant d'heures sur tel site internet. Nous savons qu'il y a tant de mois, vous avez eu une conversation de tant de minutes avec telle personne. Nous savons que cette personne en connaît une autre qui est en relation avec untel qui est aussi dans les papiers de celui-là qui travaille plus ou moins avec l'autre qui est étroitement lié à tel établissement dont le gérant est né ici en telle année. En revanche, nous savons que vous n'avez pas revu celle-là depuis tant de semaines. Voyez par vous-mêmes... Alors... De plus, via tel réseau social, nous savons que vous vous êtes abonnés à telle page et que tel jour à telle heure, vous avez posté tel commentaire. Tel jour encore, nous savons que vous avez écouté telle station de radio le matin et que vous avez regardé telle émission de télévision le soir, ce qui est surprenant puisque d'habitude ce jour-là, nous savons qu'à telle heure, vous suivez telle série en consommant telle boisson. Voyez par vous-mêmes... Alors... Nous savons aussi que vous avez acheté tel produit pour en faire tel usage, que votre voiture a fait tant de kilomètres pour aller de tel endroit à tel endroit alors que vous deviez vous rendre ici ;

que votre consommation d'électricité a fortement augmenté entre telle et telle date alors que vous étiez censés faire ceci plutôt que cela. Voyez par vous-mêmes... Alors... Enfin, nous savons qu'enfant vous rêviez de devenir telle personne, qu'à tel âge vous avez subi telle opération et qu'aujourd'hui, vous votez toujours pour tel parti au premier tour de telle élection. Voyez par vous-mêmes... Alors... Vous comprenez maintenant pourquoi il est important d'être précis ?

- C'est incontestable. Je le comprends tout à fait.

- Bon. Alors nous allons reprendre tout ça gentiment. Tel jour à telle heure, vous étiez à tel endroit. Pouvez-vous nous dire ce que vous y faisiez, précisément ?

## Inopportun - Inattendu - Impromptu

*Pendant que les comédiens se déplacent sur scène, deux acteurs-spectateurs s'invectivent dans le public. Le premier filme et prend des photos ostensiblement avec son téléphone portable, ce qui agace fortement le second. Un troisième essaiera de les calmer.*

*Le début du dialogue se fait en chuchotant. Le ton monte au fur et à mesure.*

**2** : Monsieur... *(Le monsieur ne répond pas)* Monsieur... Monsieur, s'il vous plaît...

**1** : Quoi ?

**2** : Vous pourriez éteindre votre portable s'il vous plaît ?

*Il ne se passe rien.*

**2** : Monsieur... *(Il lui tapote l'épaule)* Monsieur !

**1** *(Se retournant brusquement)* : Ne me touchez pas et vous allez me foutre la paix au final.

**2** : Monsieur, vous pourriez éteindre votre portable s'il vous plaît. La lumière, c'est assez gênant pour suivre le spectacle.

*Le premier se retourne et continue de filmer.*

**2** *(Lui retapotant sur l'épaule)* : Monsieur ! Un peu de respect, merde ! Vous n'êtes pas tout seul, là.

**1** : Quoi merde ? Non mais, vous me demandez de vous respecter et vous m'insultez !

**3** : Messieurs, ce serait peut-être bien de baisser un peu le ton. Vous dérangez tout le monde et vous gêner les comédiens.

**1 et 2** : Mais de quoi vous mêlez-vous ?

**1** : On ne vous a pas sonné !

**2** : Bon, vous allez éteindre votre portable à la fin ou sinon...

**1** : Sinon quoi ?

**2** : Sinon, je vais l'éteindre moi-même.

**1** : Allez-y ! Allez-y ! Essayez pour voir et je vous en colle une !

**2** : Mais quelle violence ! Vous ne comprenez pas que la lumière de votre écran, votre agitation perturbe l'attention des autres. *(En s'adressant au reste de la salle)* N'est-ce pas que ce monsieur nous dérange ?

**3** : Calmez-vous ! Calmez-vous !

**1** : Je vous dérange ? Je vous dérange ? Et bien je vous dérange et en plus, je vous emmerde ! Voilà. Ça vous va comme ça.

**3** : S'il vous plaît messieurs, gardez vos nerfs. Vous voyez bien que le spectacle s'est arrêté. Maintenant, ça suffit. Taisez-vous ou allez vous expliquer dehors.

**1** : Mais de quoi je mêle ?

**3** : Chut !

**1** : Ta gueule ! **(Au deuxième)** Et toi aussi, ferme ta gueule !

**(Ils se rapprochent l'un de l'autre et se toisent du regard)**

**2** : Vous commencez vraiment à me casser les berles !

**1** : Je vais t'en coller une, fais gaffe. Je prends deux, trois photos tranquille et tu viens foutre la merde pour rien. Si tu m'avais laissé faire, ce serait déjà fini et on n'en serait pas là. Pauvre con !

**2** : Euh, vous ne parlez pas comme ça. Commencez par baisser d'un ton !

**1** : Je baisse d'un ton si je veux !

**3** : Messieurs !

**Une comédienne sur la scène** : Chéri ! Stop ! Tu te calmes maintenant et tu ranges ton portable !

**1** : Mais...

**La comédienne** : Non !

**2 (A la comédienne)** : Vous le connaissez ?

**1** : Qu'est-ce que ça peut te foutre. **(A La comédienne)**. Allez ! J'en prends une dernière pour la route ? Pour ta mère, elle va être contente !

**Il monte sur scène pour prendre une photo. Les deux autres acteurs-perturbateurs le suivent pour l'en empêcher. Les comédiens les entourent et finissent par les faire disparaître.**



## **Vacuité**

### ***Flashes - Crépitements - Brouhaha***

#### ***Pendant un certain temps***

« Par ici ! » « Par là ! » « Encore une, de profil ! » « S'il vous plait, par ici » « Sur votre gauche, s'il vous plait ! » « Sur votre droite ! » « Là, là, de face s'il vous plait » « s'il vous plait, s'il vous plait, une dernière, de face ! » « Par ici ! » « Par là ! » « Partout ! Partout ! Partout ! Partout !... »

### ***Flashes - Crépitements - Brouhaha***

Puis plus rien - Douche sur un piédestal sur lequel repose un chat.

## Le témoin

Je ne saurais vous dire avec exactitude quand cela a commencé. D'ailleurs personne ne le pourrait car cela s'est fait par un glissement insidieux, perfide, et le temps que nous en prenions conscience, il était déjà trop tard.

C'est avant tout l'absence de vent qui fut le plus difficile à saisir.

Marcher de manière oblique, penchée ; éviter les regards, détourner le réel, accroître notre acuité à défendre notre espace viral ; s'accommoder de consignes absurdes, opacifier la surface de notre raisonnement ; tout cela, finalement, n'avait pas été aussi laborieux à mettre en place que l'on pourrait le croire.

Il avait suffi de dépeindre l'Apocalypse pour que le monde entier soit prêt à se réfugier sous terre.

Nous avons appris à suffoquer, à déchiffrer les intentions, à mesurer nos gestes, à protéger nos arrières.

Tout devait faire sens pour ne pas perdre la notion du temps. Alors, nous avons peu à peu cessé de questionner le verbe.

On pouvait nous convaincre de tout, nous sommer du contraire, nous donner du fil à retordre, nous forcer à marcher au pas. On pouvait chercher en nous l'instinct bas qui dénonce et fixer nos peurs à des destins fragiles.

Nous ne maîtrisons plus nos allées et venues ; nous dérivions au gré du désir d'insaisissables entités, toujours en pleine métamorphose, toujours déployées sur la peau du globe, toujours repues de notre indifférence.

Car il fallait bien que nous fussions ailleurs pendant que les enfants avaient les yeux vitreux, pendant que les rues s'emplissaient de gens sans visage et sans voix, pendant que la lèpre de la guerre ravageait la face des villes, pendant que la terre s'embrasait et que dans les déserts de sables, les dunes avaient cessé de chanter.

Que le ciel fut de fer et d'acier, cela n'ombragea pas notre course au bonheur car il fallait bien que nous fussions ailleurs si nous voulions combler nos solitudes et jouir de l'opulence programmée.

Quand, malgré la cuirasse, il perçait au jour des réminiscences, des germes d'un passé plus frugal, il suffisait d'un rappel à l'ordre pour nous remettre dans le droit chemin ; il suffisait de raccourcir la laisse pour que nous cessions de tirer dessus ; il suffisait de faire exemple pour faire vibrer la corde de l'obéissance.

Alors, quand le vent a cessé de pousser nos êtres au-devant, comme nous avons pris l'habitude de prendre les traverses, nous n'avons pas senti tout de suite que nous nous étions figés.

Nous n'avons pas senti que l'air devenait rêche et que la délicatesse des épidermes disparaissait tout à fait au profit d'une rugosité vorace.

Nous avons courbé l'échine jusqu'à rompre, jusqu'à nous disloquer, jusqu'à nous dessaisir de notre libre arbitre et de l'anecdote du vent disparu, il ne restât bientôt plus qu'une rumeur inégale aux abords si flous que nul ne sut plus dater l'évènement.

Nous étions fin prêts à désapprendre sans effort, fin prêts à nous engourdir, fin prêts à passer la main.

Quand le grelot fut agité, il y avait déjà trop de bruit, trop d'empressement à sonner le glas à l'horizon de nos espoirs malades. Je n'ai moi-même rien entendu.

Volontaires aux affres de la servitude, funambules aux abois, nous avons clos nos trajectoires et définitivement renoncé pour plonger dans le Grand Sommeil du Grand Bouleversement.

Voici comment, en nous-mêmes et par nous-mêmes, nous nous sommes enchainés ; comment, mouchant nos nez d'enfants, nous n'y avons trouvé aucune morgue pour défier l'invisible.

Mais je ne saurais vous dire avec exactitude quand cela a commencé.

## **La voix de la Sagesse**

« La peur s'est maintenant installée dans notre quotidien au point de le saturer ; elle n'a plus guère besoin de stimuli extérieurs, puisque les actions qu'elle inspire jour après jour lui fournissent toute la motivation et toute l'énergie dont elle a besoin pour se reproduire. »

**Extrait – « *Le présent liquide : Peurs sociales et obsession sécuritaire* » de Zygmunt Bauman**

## Chronos

### *Quelqu'un répond au téléphone*

« Agence Reality Cortex bonjour ! Oui monsieur... Tout à fait monsieur... C'est bien ça... Notre agence est en effet spécialisée dans la vente de temps de cerveau disponible... Tout à fait monsieur... Oui monsieur, pour le meilleur placement de vos spots publicitaires... C'est bien ça monsieur... Comment cela fonctionne ? C'est bien simple monsieur, nous avons une équipe de scientifiques très performants... Oui, monsieur, très, très performants... Et bien, ce sont eux qui analysent toutes les données que nous recueillons auprès de notre échantillon et qui nous permettent de vous proposer les programmes les mieux adaptés à votre produit... Oui, monsieur, tout à fait monsieur... A votre produit, tout à fait... Evidemment... Evidemment, monsieur... Mais vous savez, monsieur, rendre un cerveau disponible un certain temps, cela demande énormément de moyens... Enormément... Bien sûr monsieur, bien sûr... Un cerveau, ce n'est pas comme une baignoire, il ne suffit pas de retirer le bouchon pour qu'il se vide, si je puis me permettre monsieur... Et oui... Et oui... Vous vous doutez bien, monsieur, que ce n'est pas aussi simple que ça... Oui... Tout à fait monsieur... C'est pour ça que nous faisons appel à des scientifiques très, très performants... On n'imagine pas les dégâts, parfois irréversibles, que l'on peut provoquer sur un cerveau rendu trop brutalement disponible... Ah, la la, monsieur... Non, vous ne pouvez pas imaginer... Non, vous ne pouvez pas... Non, non... Parfois, on peut même obtenir l'effet inverse de ce qu'on escomptait... Ah oui, monsieur... Tout à fait... Ah, oui ! L'effet inverse, tout à fait... On a vu des cobayes refuser de consommer quoi que ce soit après avoir visionné un programme mal conçu... Oui, monsieur, tout à fait... Ils ont refusé tout simplement... Pire, ils ont éteint leur télé et on commencé à discuter... Oui, monsieur... A débattre du contenu du programme en question... Tout à fait... Vous vous rendez compte si nous l'avions diffusé au niveau national... Oui... Ou pire en mondovision... Une catastrophe, monsieur, une catastrophe... Vous voyez, monsieur, que l'on est sur un terrain glissant. C'est très, très pointu... Oui, monsieur... Tout à fait... C'est pourquoi tous nos programmes sont testés en laboratoire monsieur... Oui... ça évite des mauvaises surprises dont on n'est jamais tout à fait à l'abri monsieur... Même si la marge de manœuvre est quand même plus grande depuis quelques années... Oui, il faut bien le reconnaître... Tout à fait, tout à fait monsieur... Non... Oui... Les entreprises pionnières dans la vente de temps de cerveau disponible ont vraiment bien défriché le terrain... Ah oui, c'est certain, monsieur... Ils ont fait un travail formidable... Du décervelage de haut-vol... Du grand art, véritablement du grand art... Et c'est passé comme ça... Tranquillement... Oui... Oui... C'est ça... Tout à fait monsieur... Tranquillement... Comme une lettre à la poste... Bien sûr, bien sûr... Voilà... Voilà... C'était une autre époque... Aujourd'hui, vous savez la concurrence est rude... Evidemment... Evidemment... Il y a tellement de chaînes et tellement de programmes insignifiants à élaborer... Et oui, monsieur, on travaille dur pour être et rester les premiers dans notre domaine... Oui... C'est pour ça, c'est pour ça... Oui... Voilà... Voilà... Bien sûr... Bon... Et

pour votre produit... Oui... Oui... Oui... Non... Non, monsieur ou alors ça va vous coûter beaucoup plus cher... Evidement monsieur... Vouloir du temps de cerveau disponible à la fois chez la ménagère de moins de cinquante ans, l'amateur de football et le passionné d'histoire, c'est forcément plus compliqué, monsieur... Oui... Oui, monsieur... Alors c'est forcément plus cher... Nous devons doubler nos équipes scientifiques et élargir notre échantillon... Non monsieur, je ne dis pas que c'est impossible... Je dis simplement que ce sera plus cher, c'est tout, monsieur, beaucoup plus cher, c'est tout... Voilà, voilà... Bien... Bien... Bien... Je vous envoie le devis et j'attends que vous reveniez vers moi... Tout à fait monsieur, tout à fait... J'ai bien compris... N'ayez crainte... N'ayez crainte... Mon cerveau était tout à fait disponible monsieur... Pour vous servir, monsieur, toujours pour vous servir... »

## **Le témoin**

Je ne saurais vous dire avec exactitude quand cela a commencé. D'ailleurs personne ne le pourrait car cela s'est fait par un glissement insidieux, perfide, et le temps que nous en prenions conscience, il était déjà trop tard.

Croyez-moi si vous le pouvez mais il fut un temps où les transports en commun n'étaient pas ces moyens de locomotion d'individualités agglutinées.

Dans les bus ou les tramways, on pouvait encore se frôler, on pouvait encore se dire bonjour, se parler, on devait encore laisser sa place.

Dans les trains, il n'était pas rare de faire conversation, de prendre contact et chemin faisant, d'aller vers l'autre, même pour l'éphémère, même pour pas grand-chose ; juste pour faire vibrer le lien et ainsi, l'air de rien, poursuivre notre humanité.

Oh bien sûr ! Il arrivait qu'au lieu de se parler, le ton montait en esclandre et pire ! Mais même dans les odeurs moites de nos salissures urbaines, nous pouvions encore sentir l'« être ensemble » et nous en accommoder.

Dans les salles de spectacle, nous reconnaissons ce proche et bien qu'inconnus, nous pouvions chanter ensemble, allumer des flammes au moment où il fallait chavirer et nous n'avions que nos yeux pour nous émerveiller du moment présent.

Puis lentement, le lien s'est effiloché.

Le Grand Bouleversement nous présenta comme un progrès cet objet à mettre dans notre poche pour être reliés au monde entier.

On commença par biaiser nos regards et à ne plus voir ce qui se trouvait en face de nous.

Connectés, yeux rivés aux écrans, partout, virtuellement reliés au plus loin et si fluides au plus près, si évanescents, si scindés, nous avons peu à peu abandonné l'épiderme au profit d'avatars qui ne nous ressemblaient pas du tout.

Nous existions toujours mais ailleurs, autre part, réduisant notre espace alors même que nous pensions nous démultiplier.

Imperceptiblement, nos peaux se mirent à durcir et nos émotions, ne trouvant plus là la perméabilité nécessaire, s'enfouirent doucement en nous en un lieu auquel nous n'avions désormais que difficilement accès.

Sans le paraitre, nous étions pourtant devenus si brutaux que notre instinct surpassait la raison et que notre verticalité ne donnait plus accès à l'intelligence.

L'autre n'était plus un alter ego potentiel, il n'était tout simplement plus, noyé parmi les ondes invisibles qui transportaient nos vies désincarnées, mises à nu ; et tandis que nous perdions contact, nous n'avons pas remarqué que les hivers avaient disparu et qu'à leur place, un gris neutre permanent couvrait un ciel sans orage.

Le Grand Bouleversement a fini par figer le sang dans nos veines et il nous a rendus froids, comme si nous étions morts au monde.

Voici comment nous nous sommes retrouvés seuls et comment nous étions des millions.

Voici comment de nos êtres désincarnés sont nées les chimères qui aujourd'hui planent tout autour de nous.

Mais je n'ai jamais entendu le moindre tintement de grelot, je n'ai jamais cherché à l'entendre.

Pourtant... Je vois bien qu'il n'y a plus de vent...  
Je vois bien que tout est devenu dur et sans aspérité...

Mais je ne saurais vous dire avec exactitude quand cela a commencé.



## **La voie de la sagesse**

« [...] Contrairement à la promesse déclarée (et largement crue) de la publicité, le consumérisme ne concerne pas la satisfaction des désirs mais l'excitation du désir de toujours plus de désirs - de préférence, le genre de désirs qui ne peuvent en principe être assouvis. »

***Extrait – « La vie liquide » de Zygmunt Bauman***

## **Merveilleux – Les enfants de Mengele**

**La femme à son bureau :** Numéro 23517 ! *(Une femme et un homme entrent.)* Bien, bien, installez-vous je vous prie *(Ils s'assoient)*.

Alors, alors, voyons ça... *(Elle farfouille dans un dossier)*... Oui, oui, bien, bien, alors, alors, voyons ça.

Si j'ai bien compris, Monsieur et Madame Untel, vous-mêmes ici présents... *(Hochement de la tête des intéressés)*, vous souhaiteriez faire appel à nos services dans le but d'avoir une progéniture.

**L'homme :** c'est tout à fait ça. C'est-à-dire que ma femme et moi, voilà... cela fait plus de dix ans que nous sommes ensemble et rien. L'impression que j'en ai, c'est qu'elle se refuse à pondre.

**La femme :** Ou bien c'est monsieur qui tire à blanc, c'est tout à fait possible. Enfin peu importe. Toujours est-il que ça ne fonctionne pas.

Et puis, nous avons lui et moi une vie, comment dire, assez euh... Disons que nous sommes très occupés.

**L'homme :** Et puis, faire un bébé, c'est un peu passé de mode n'est-ce pas ?

**La femme :** Tandis qu'avoir un bébé... ! Et c'est toujours un sujet de discussion de plus dans les soirées... On n'a parfois tellement rien à se dire...

**L'homme :** ... Oui... C'est pourquoi votre de concept de « Bébé prêt à l'emploi » nous séduit énormément.

**La femme à son bureau :** Oui, oui, bien, bien, alors, alors, voyons ça.

Alors, je lis dans votre dossier que vous travaillez tous les deux à des postes à responsabilité dans plusieurs entreprises.

**L'homme :** oui, c'est tout à fait ça.

**La femme au bureau :** Bien, bien, alors, alors, voyons ça.

Il semble que les revenus liés à vos diverses activités vous permettent de pouvoir accéder à notre programme « Premium Master Gold Bankable».

**L'homme :** C'est-à-dire ?

**La femme au bureau :** C'est-à-dire que vous allez avoir un large choix dans les divers critères de sélection qui nous permettront d'élaborer pour vous un bébé prêt à l'emploi correspondant tout à fait à vos attentes. N'est-ce pas merveilleux ?

**La femme et L'homme** : Merveilleux, oui, tout à fait merveilleux !

**La femme au bureau** : Bien, bien, alors, alors, voyons ça. Nous allons commencer par quelque chose de basique. Fille ou Garçon ?

**La femme et l'homme** : Fille ! Garçon !

**La femme au bureau** : Vous ne vous étiez pas mis d'accord avant de venir ?

**La femme et l'homme** : Si ! Non ! Si ! Non ! Si ! Non ! Si ! Non ! *(Pendant un certain temps...)*

**La femme au bureau** : Ecoutez ! J'ai peut-être une solution pour vous. Je vous propose le critère « Hermaphrodite » qui laisse à la seule responsabilité de l'enfant le choix de son sexe. Vous voyez ? De plus, ce critère garantit, malgré une poussée d'acné peut-être un peu difficile à l'adolescence, un complexe œdipien surmonté sans difficulté. N'est-ce pas merveilleux ?

**La femme et l'homme** : Merveilleux, oui, tout à fait merveilleux !

**La femme au bureau** : Bien, bien, alors, alors, voyons ça... Pour la couleur, nous avons une gamme de choix vraiment très importante.

**L'homme** : Jaune ! J'ai toujours rêvé d'avoir un enfant jaune. On l'appellerait « Tchintchin », ce serait rigolo. Tu imagines, chérie... Nos amis seraient jaloux à en pâlir.

**La femme** : Un bridé ? Mais il y en a partout maintenant, c'est d'une banalité. Noir plutôt, oui... Un petit noir... Ils sont si mignons avec leurs cheveux crépus. On dirait des petits moutons. Et qu'est-ce qu'ils dansent bien !

**L'homme et la femme** : Jaune ! Noir ! Rouge ! Blanc ! Vert !

**La femme** : Vert ?

**La femme au bureau** : Ecoutez ! J'ai peut-être une solution pour vous. Je vous propose le critère « arc en ciel ». Vous voyez ? C'est tout nouveau, il est encore en phase de test mais il donne de grandes satisfactions. Nous allons le commercialiser sous peu. Vous pouvez être parmi les tous premiers à bénéficier de cette nouvelle technologie.

**L'homme** : Qui consiste en ... ?

**La femme au bureau :** Selon votre humeur, selon le temps, selon ce que vous avez à faire dans la journée, votre enfant change de couleur. On peut le programmer. Oui, oui, oui. Et vous avez aussi une option « dégradée » qui fait son petit effet, croyez-moi. On peut d'ailleurs faire la même chose avec ses cheveux. N'est-ce pas merveilleux ?

**La femme et l'homme :** Merveilleux, oui, tout à fait merveilleux !

**La dame au bureau :** Bien, bien, alors, alors... Ensuite, il s'agit de se mettre d'accord sur la taille. Grand, petit, moyen ? Nain ? Géant ? Vous avez le choix. Nous pouvons même vous mettre à disposition un enfant avec une jambe plus courte que l'autre.

**La femme et l'homme :** Grand ! Moyen ! Grand ! Moyen ! Nain alors !

**L'homme :** Un nain mais tu perds la raison. Et pourquoi pas un cul de jatte tant qu'on y est !

**La femme au bureau :** Ecoutez ! J'ai peut-être une solution pour vous. Je vous propose le critère « une chance sur deux ». C'est un critère qui permet de trancher un dilemme tel que celui-ci. Vous voyez ?

**La femme :** Pas du tout !

**La femme au bureau :** Et bien, ce critère, c'est la petite touche fun de notre programme. Il laisse le soin au hasard de déterminer un critère physique ou intellectuel de l'enfant. C'est une sorte de surprise, d'inattendu, le petit plus qui met un peu de piment dans un système au demeurant parfaitement rodé. Jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge adulte, vous ne saurez pas si votre enfant va être grand ou moyen ! Quel suspens ! N'est-ce pas merveilleux ?

**La femme et l'homme :** Merveilleux, oui, tout à fait merveilleux !

**La femme :** Quelle joie ! Quel amusement ! Il faudra penser à remercier ces amis qui nous ont recommandé votre établissement.

**L'homme :** Tu as mille fois raison chérie ! Que c'est drôle ! Et quand ils verront que nous avons pris le dernier modèle, ça va jaser ! Ah ! Ah !

**La femme et l'homme :** Ah ! Ah ! Tout à fait merveilleux !

**La femme au bureau :** Hum... Hum... Bien, bien, alors, alors... Nous poursuivons ? Il y a encore pas mal de critères à voir...

**La femme :** Oui ! Poursuivons !

**La femme au bureau** : Bien, bien, alors, alors... Nous devons parler maintenant de ces compétences. Intellectuel ou manuel ?

**La femme et l'homme** : Manuel ! Intellectuel ! Manuel ! Intellectuel ! ... (*À l'envi*)

## **Pas de deux à quatre voix**

**Elle** : Que s'est-il passé ? Rien, presque rien, comme une absence, là, qui se glisse, quelque chose qui se craquelle sans effusion.

**Lui** : Bien sûr. Je ne suis plus le même depuis ce jour-là. Oui, le jour du Grand Bouleversement, le jour où le vent s'est arrêté. Rien, presque rien...

**Elle** : Je ne ressens plus du monde que des ondes, j'ai perdu le goût et la saveur. Je pleure des larmes de sang pour trois générations, pour plus encore peut-être. Le temps est un dévoreur d'illusions. Je suis perdue.

**Lui** : Au début, j'ai pensé que cela ne ferait pas une grande différence. Mais petit à petit, ce ciel toujours opaque, partout, en tout lieu, ce perpétuel plat à l'horizon des yeux, sans aspérité jamais ; petit à petit, j'ai senti ma raison qui se faufilait à travers les grilles et je me suis perdu.

**Elle** : Quand je suis seule, je fais le vide en moi et j'essaie de retrouver le fil. A quel moment me suis-je recroquevillée ? Quel était la couleur des arbres que je voyais avant par la fenêtre entrouverte de la chambre ? A quel âge ai-je renoncé aux fleurs qui poussent au cœur des femmes amoureuses ?

**Lui** : Tout fut dès lors figé et rêche au contact d'épidermes devenus définitivement frileux. Il fallait vivre la métamorphose, allier à sa surface sensible l'acier et le fer, muter, muet sans connivence.

**Elle** : Nous étions des millions à vivre seuls au milieu des autres ; nous étions des millions à ne plus ressentir ni faim ni soif. Qu'advint-il de ce qui soulevait d'ordinaire nos poitrines ? Ce ne fut plus qu'un air à expulser sans arôme puisque nous étions désincarnés.

**Lui** : Que voulez-vous que je vous dise ? Tout a fondu. Au cœur des nécropoles, on ne compte plus les signaux de détresse qui ont fini par s'éteindre. Il fallait vivre avec son temps ou bien céder aux abîmes de la nostalgie. Mais les hiers fuyaient aux confins d'amnésies collectives et même intransigeants, notre vigilance fut mise à l'épreuve et n'y réussit pas.

**Elle** : J'avais chuchoté dans le désert de sable à l'oreille des dunes. Mais il fut mis un monde entre moi et les aubes ; l'Oracle fut brisé. Je sais. J'ai moi aussi compté sur le prochain orage. Pour que quelque chose se passe, pour voir même si je pouvais simplement avoir peur.

Mais il ne vint pas. L'air restât sec sans que la soif ne nous brûle.

**Lui** : Je sais. Quand il agitera son grelot, il y aura déjà trop de vacarme, trop de remue-ménage, trop de suspicion, trop de regards derrière les rideaux baissés.

Et je serais censé l'entendre quand déjà je n'entends pas mon propre effondrement ?

Quand j'ignore ma propre faim ?

Souvenez-vous, juste après le dernier craquellement, nous fûmes si bouleversés que nous avons pendant un long moment égaré nos visages.

Oui, nous aussi, nous avons fondu.

Et aujourd'hui, tout devient moite, liquide. Tout va disparaître.

**Elle** : Perdre la face, perdre le nord, perdre la raison, perdre pied... Perdu pour perdu, à tenter le tout pour le tout, nous aurions pu au moins parier sur les imprévus, les aléas d'une histoire toujours en cours d'écriture.

Hélas. Nous avons eu juste assez de force pour nous accoutumer, pour renoncer au désordre, pour redouter le Chaos.

C'est ainsi que nous sommes ce que nous sommes : dociles, fragiles, fragmentables. Et plus encore.

Oui, nous aussi, nous avons fondu.

Et aujourd'hui, tout devient moite, liquide. Tout va disparaître.

## **Péroraison - Le chœur**

Visages pâles, nous avons craint de voir nos peaux brunir au soleil et nous sommes retournés à l'ombre des cavernes, pourtant frileux, nus sous l'abîme de l'apparence, ouvrant nos béances à la solitude.

Nous avons recouvert de nos mains nos yeux, comme si c'étaient eux qui nous auraient permis de voir, comme si nous ignorions que cela viendrait de quelque part en nous de plus profond et de plus sensible.

Visages pâles, nous ne savions plus déchiffrer les rêves, ni lire dans le vol des oiseaux la venue de l'orage mais nous pouvions transpercer le ciel, nous mouvoir plus vite que le son, vivre et mourir sans avoir pris soin de nos âmes.

Nous pensions avoir évité le chaos, de n'en avoir, pour certains d'entre nous, même pas ressenti la secousse, de n'avoir pas été ébranlés et au bout, de n'avoir que des questions existentielles pour nourrir nos appétits, pour justifier nos élans chromosomiques, pour décrocher de la matière.

Visages pâles, voulant toujours éviter le pire et remettant à plus loin, dans l'ailleurs, les rites de nos barbaries, nos maisons restaient closes mais nous n'étions plus aux aguets.

Nous étions si domestiqués qu'à ravalier nos rages, des dents de lait ornaient encore nos bouches et que nous titubions, alors même que nous pensions courir.

Visages pâles, de la décadence de nos civilisations, nous n'entendions que le roulis lointain des conséquences et nous appelions « lendemains » ces jours qui s'effeuillaient sans évidence, qui tombaient un à un, sans poids et sans consistance, qui repoussaient.

Nous rêvions des étoiles alors même que nos pieds ne prenaient pas racine, alors même que nos corps s'entraient, alors que nos dos devenaient courbes et que nous ne respirions déjà plus que par à-coup.

Visage pâles, à recoudre nos peurs, à nous vouloir à tout prix vivants, nous songions, aux termes d'euphories passagères, que nous avons déjà assez pleuré et que l'acquis valait toujours mieux que l'inné pour se départir des héritages sanglants.

Les descendances étaient venues et nous nous disions, finalement, que le voile s'était épaissi suffisamment, qu'il n'était peut-être plus nécessaire de se tenir aussi raidement sur nos gardes ; nous avons cru entrevoir l'aisance et la facilité : ces dons qui n'en étaient pas et que nous voulions transmettre comme si cela était dans l'ordre de choses.



Visages pâles, nous ne pouvions plus réchauffer nos faces au filtre du Zénith, nous ne pouvions plus, ouvrant jusqu'aux os, saisir la quintessence.

Nous avons oublié tant de gestes qu'il ne restait plus rien de ces êtres qui avaient fui, pensant aller vers, et qui maintenant s'agitaient, déployaient sans visée leurs trajectoires étroites, délicates et déliées, insondables.

Visages pâles, nous repoussions cette voix invisible qui nous hâtait de comprendre, qui parcourait nos limbes, qui tintinnabulait, qui bourdonnait parfois si fort que nous nous sentions obligés de parler haut, pour ne pas perdre le fil, pour poursuivre nos chimères, ce bonheur préconçu où noyer nos identités floues et équivoques.

Puis le fou agita le grelot et nous fûmes obligés de voir.

Notre éclatante nudité.

Notre œil, au centre, cousu.

Nos prémonitions enclavées.

Nos instincts retenus.

Nos résurgences primaires.

Nos férocités élimées.

Notre courte vue.

Nos branches sans rameaux. Nos souffles courts.

Nos ventres inféconds.

Nos inspirations fades.

Nos objectifs étriqués.

Nos verbiages rudimentaires.

Il fallait un sursaut.

Il vint, de quelque part en nous de plus profond et de plus sensible.

## Le fou

Tu vois, je suis encore là, agitant, dans l'ombre des cavernes où tu t'es réfugié, le spectre d'une dilution totale.

Pour que le sang coule de nouveau dans tes veines, pour que tu puisses retrouver muscles et peau, je te l'ai dit, il faudra t'ouvrir le crâne et je ne sais à quel moment tu seras prêt à cela.

Peut-être n'est-ce ni toi, ni ta descendance, ni peut-être même celle d'après mais je voudrais te prédire la renaissance de l'épiderme, le tissage de nouveaux liens à l'écheveau de ton humanité, la floraison d'un Amour sans entrave, palpable, à cœur.

Tu ne t'en souviens pas parce que le Grand Bouleversement t'a épuisé et rompu mais il y a en toi quelque chose qui ne lui a jamais appartenu, qu'il n'a jamais pu acheter parce que cela n'avait pas de prix.

L'essence de ton être n'est pas que cet amas d'eau qu'aujourd'hui tu peines à déplacer, à mouvoir dans la profusion d'impossibles qui désormais limitent ta pensée et tes agissements.

Non, tu n'as pas toujours marché au pas, tu n'as pas toujours redouté l'inexplicable, tu n'as pas toujours été buté dans l'absurdité de ton savoir liquéfié.

Il fut un temps où tu étais curieux, où tu avais de l'appétence à envisager l'inconnu ; il fut un temps où ton infini n'était pas borné.

Car ta véritable nature n'est pas d'accéder au ciel mais de le contempler et ce faisant, d'être le témoin bienheureux de la puissance créatrice de l'innommable.

Comprends-tu pourquoi maintenant, à l'heure où le vent cesse de te pousser, il en est de ta survie de ne pas te déraciner tout à fait ?

Oui, c'est vrai. Le Grand Bouleversement et ses veaux d'or ont su te couper de tout cela et disperser, aux quatre coins d'un monde redevenu plat, les affres de leurs sciences occultes.

Oui, c'est vrai. Tu t'es disloqué, étranger à toi-même, à autrui, divagant de loin en loin sans imaginer que tu puisses t'être perdu.

Oui, c'est vrai. Il faudra que tu erres plus loin encore jusqu'à disparaître tout à fait.

Oui, c'est vrai. Il faudra que tu verses bien des larmes ! Oh oui, bien des larmes ! Mais c'est le prix pour que la chair se recompose !

Voilà un fait : la source coule toujours de haut en bas.

Tu le sais, n'est-ce pas ?, et tu peux l'entendre, n'est-ce pas ? Tu peux l'entendre...

Et si tu peux l'entendre alors, coule, coule, coule, et ruisselle ! Et déborde ! Et que la crue emporte tout, tout, le moindre hochet, le moindre colifichet, la moindre brillance, tout ! Que la crue emporte tout !

## **Le Chaos**

En crescendo et en pêle-mêle, battements de cœur, textes + musique jusqu'à l'insupportable.

Puis silence.

## **La voix de la Sagesse**

« L'amour et la mort frappent, en temps et en heure ; sauf que l'on ne peut savoir quand cela se produira. Quelle que soit cette date, elle vous prendra à l'improviste. Au cœur même de vos préoccupations quotidiennes, l'amour et la mort surgissent 'ab nihilo' - à partir de rien. »

***Extrait – « L'Amour liquide : De la fragilité des liens entre les hommes » de Zygmunt Bauman***